



HAL
open science

Perception de l'affaire Enron par des étudiants français : vers une réflexion sur l'enseignement de la comptabilité pour les futurs managers ?

Nihel Chabrak

► To cite this version:

Nihel Chabrak. Perception de l'affaire Enron par des étudiants français: vers une réflexion sur l'enseignement de la comptabilité pour les futurs managers?. COMPTABILITE, CONTROLE, AUDIT ET INSTITUTION(S), May 2006, Tunis, Tunisie. pp.CD-Rom. halshs-00558432

HAL Id: halshs-00558432

<https://shs.hal.science/halshs-00558432>

Submitted on 21 Jan 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Perception de l'affaire Enron par des étudiants français : vers une réflexion sur l'enseignement de la comptabilité pour les futurs managers ?

Nihel CHABRAK

Maître de Conférence au GET – INT (Institut National des Télécommunications)

Chercheur au DRM- CEREG, Université Paris IX Dauphine

Adresse : INT - 9 rue Charles Fourier 91011 Evry cedex

Tel: 01.60.76.41.09

Fax: 01.60.76.43.83

Nihel.Chabrak@int-evry.fr

Résumé

L'article propose une réflexion sur le contenu des programmes de formation des futurs managers, notamment des enseignements de comptabilité. Le point de départ, est une expérience pédagogique réalisée en collaboration avec des étudiants d'une école de commerce française, à qui on leur a demandé leur perception de l'affaire Enron. L'auteur montre que certains étudiants se retrouvent confrontés à des situations de dissonance cognitive pouvant être accentuées par le contenu de certains enseignements. Destinés à devenir des managers, les étudiants réagissent diversement à un système qu'ils accusent de les engager sur la voie de la dérive contre leur idéal, moral et éthique.

Mots clés

Enron, perception, rhétorique, dissonance cognitive, enseignements, déconstruction, éthique.

Perception de l'affaire Enron par des étudiants français : vers une réflexion sur l'enseignement de la comptabilité pour les futurs managers ?

1. INTRODUCTION

L'article présente une réflexion sur le contenu des enseignements dispensés dans un cursus de préparation de futurs managers, notamment des enseignements en comptabilité. Le point de départ est une expérience pédagogique conduite avec les étudiants de la promotion (2003 – 2006) de l'école de Management de l'Institut National des Télécommunications (INT), dans le cadre d'un module d'enseignement de comptabilité financière (39h) dispensé en première année du cursus. Plus de 180 étudiants ont été invités à s'exprimer sur l'affaire Enron d'un point de vue personnel. En effet, après une brève présentation de l'affaire Enron d'un point de vue purement technique, lors d'un cours magistral, une note explicative a été remise aux étudiants pour les aider à préparer ce travail. Ils étaient invités notamment à exposer leur lecture de l'affaire Enron, selon leurs attentes, leur éducation, leur culture, leurs valeurs, leurs souhaits, leurs projets et leur connaissance d'autres scandales qui ont marqué leur vécu. Ils étaient également invités à parler du rôle de la comptabilité dans cette affaire. Ils ont disposé d'une période de deux mois pour préparer un document de dix pages, représentant 25% de la note du module et dont la forme était librement choisie. Outre la forme classique d'un rapport, plusieurs étudiants se sont exprimés à travers des bandes dessinées, des contes, des journaux intimes, des pièces de théâtres, des émissions de télé ainsi que des caricatures.

L'analyse de ces documents a été conduite dans le cadre d'une tradition herméneutique qui puise ses origines dans une approche respectant le phénomène étudié ; à savoir la perception de l'affaire par chaque étudiant. En effet, l'objectif de cette étape de l'étude était d'organiser et de structurer les perceptions des étudiants pour qu'elles puissent devenir intelligibles de manière systématique, au sens de Hégel (Tinker, 1999), sans pour autant amputer la richesse des matériaux collectés et les dépersonnaliser¹. L'analyse a permis d'abord de remettre à la surface des éléments qui peuvent enrichir notre compréhension du cas Enron. Ensuite, grâce à un travail de déconstruction, elle a permis de mettre en évidence des situations de dissonance cognitive auxquelles certains étudiants peuvent être confrontés et le rôle des enseignements, dispensés dans un cursus de formation de managers, dans leur accentuation. Le travail de déconstruction consiste d'abord à identifier l'absent, ayant été placé sciemment à l'extérieur

¹ Pour plus de détails sur cette approche d'analyse, voir (Chabrak, 2002 ; 2005a).

du discours ou par oubli, et ensuite à rétablir le « hors-texte » (Bennington et Derrida, 1991). Cette approche permet de mieux apercevoir le sens des discours prononcés par les étudiants et d'identifier par conséquent les forces qui peuvent les exposer à des situations de dissonance.

Dans une première section, sera présentée une synthèse des perceptions de l'affaire Enron par les étudiants de la promotion 2003-2006 de l'INT Management. Cette lecture par des néophytes contribue à une meilleure compréhension du scandale, notamment à travers la mise en évidence de certains facteurs ayant contribué à masquer les difficultés et d'imposer une image florissante de l'entreprise. Dans une deuxième section, seront exposées et analysées, les réactions des étudiants, destinés à devenir des managers, à la personnification de l'affaire Enron, notamment par la loi Sarbanes-Oxley. L'exposé sur la théorie de dissonance cognitive contribue à mettre en évidence comment des étudiants peuvent être emportés par un système qui les engage contre leurs idéal et valeurs. Dans la dernière section, nous proposons une ébauche de réflexion sur la formation des futurs managers, notamment sur les enseignements de comptabilité.

2. L'AFFAIRE ENRON : ANALYSE DE LA PERCEPTION DES ETUDIANTS

L'exercice demandé s'inscrit dans une double exigence pédagogique, par rapport au système d'évaluation pour la validation du module, d'une part, et à l'incitation des étudiants qui sont de moins en moins motivés pour des enseignements aussi techniques comme la comptabilité. En effet, de point de vue de l'évaluation, il est important de former les étudiants à rédiger, à formuler par eux-mêmes, à partir d'un sujet, une problématique et à la traiter de façon à dégager une ébauche d'analyse et de résolution. De ce fait, une partie de la note doit refléter les capacités de l'étudiant dans ce domaine. Le deuxième objectif pédagogique, consiste à montrer l'insertion sociale de la comptabilité, souvent accusée à tort par les étudiants d'être à la marge de notre réalité. Les étudiants ont souvent une image morose du comptable qui ne fait que passer des écritures dans un registre, tout étant en total déconnection avec ce qui se passe dans l'entreprise et ailleurs. En les incitant à découvrir l'affaire Enron, notre objectif est de montrer à quel point la comptabilité peut toucher notre vie, sur le plan social, économique et politique et par conséquent de rétablir la motivation des étudiants à étudier la comptabilité et à la considérer plus que la simple convention « débit-crédit ».

La formulation et la nature du travail demandé illustrent notre volonté de traiter des perceptions par des néophytes en comptabilité, tout en préservant leur singularité et tout en

garantissant une égalité des chances pour des étudiants ayant des connaissances différentes en matière comptable et sur l'entreprise Enron. Outre le fait qu'ils viennent de milieux différents, les étudiants de l'INT Management n'ont pas tous fait les mêmes classes préparatoires et beaucoup d'entre eux viennent des préparatoires scientifiques. Au regard de cette diversité, nous avons envisagé d'inciter les étudiants à présenter le cas Enron à partir d'une grille de lecture personnelle sans pour autant les pousser à envisager certains aspects du cas. Ceci maintient leur spontanéité en préservant un espace d'expression qu'ils définissent eux-mêmes. Cette approche, inscrite dans une tradition phénoménologique, rompt avec les méthodes dictant des priorités aux sujets qui ne sont pas les leurs. Les résultats de l'expérience illustrent non seulement la richesse des histoires rapportées par les étudiants mais également un non-conformisme et une originalité avec lesquelles ils ont appréhendé le sujet. Nous allons essayer de structurer la présentation des différentes contributions en exposant d'abord quelques titres que le scandale Enron évoque à certains étudiants, ensuite, les différents rapprochements effectués par les étudiants avec d'autres affaires, après les différents aspects qui les ont intéressés dans le cas Enron et enfin leur lecture du déroulement de l'affaire.

2.1. ENRON : LA GRENOUILLE, LA POULE, LE WESTERN ET QUOI D'AUTRE ?

Marie-X a intitulé son document « l'affaire Enron ou la grenouille qui voulait devenir plus grosse que le bœuf... ». A travers un conte, elle a essayé de relater l'histoire des rois dirigeants, des ducs managers et des paysans salariés vivant dans un univers où le tout puissant était G.W Bush. Elle rapporte l'histoire de Janice Farmer, « une jeune retraitée qui, il y a encore quelques années, pouvait compter sur 700.000\$ investis en actions Enron en 16 années de bons et loyaux services ». Elle regrette qu'elle ait tout perdu et que, « dès la nuit tombée, elle vit dans le noir afin d'économiser l'électricité ». « Suprême ironie », rapporte l'étudiante, pour une employée modèle qui travaillait pour le compte de ce que les spécialistes ont qualifié de « fleuron de l'industrie électrique américaine » ! La morale de l'histoire selon Marie-X, tout comme le pense Fatima-Zahra, est résumée par la troisième fable du livre I de Jean de la Fontaine : « *une grenouille vit un bœuf, qui lui sembla de belle taille. Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf, envieuse, s'étend, et s'enfle et se travaille, pour égaler l'animal en grosseur, disant : « regardez bien, ma sœur ; est-ce assez ? Dites-moi : n'y suis-je point encore ? Nenni – m'y voici donc ? – point du tout. M'y voilà ? – vous n'en approchez point ».* La chétive pécore s'enfla si bien qu'elle creva. Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages. Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs, tout prince a des ambassadeurs, tout marquis veut avoir des pages ». Cette fable illustre le côté fatal dans

l'histoire d'Enron, dont l'ascension spectaculaire ne peut être suivie que d'une chute vertigineuse, selon les deux étudiantes.

Corentin assimile Enron à la poule aux œufs d'or : « *L'avarice perd tout en voulant tout gagner. Je ne veux, pour le témoigner, que celui dont la poule, à ce qui dit la fable, pondait tous les jours un œuf d'or. Il crut que dans son corps elle avait un trésor : il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable à celle dont les œufs ne lui rapportaient rien, s'étant lui-même ôté le plus beau de son bien. Belle leçon pour les gens riches ! Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus, pour vouloir trop tôt être riches !* » Pour Corentin, « cette fable n'est que trop moderne car elle illustre comment les dirigeants ont gagné de l'argent en commettant un délit d'initié, mais en perdant encore plus en tuant leur poule aux œufs d'or ». L'étudiant blâme la volonté de l'homme en général et des dirigeants d'Enron en particulier, à vouloir gagner toujours plus.

L'art de l'escroquerie est le titre choisi par Mehdi pour exposer sa perception de l'affaire Enron. En faisant référence à l'œuvre de Sun-Tzu « l'art de la guerre », il s'est mis dans la peau de l'un des managers d'Enron pour écrire un recueil de conseils pour les lecteurs voulant devenir des escrocs. Pour Mehdi, l'affaire Enron n'a rien d'exceptionnel dans un environnement français qui était confronté à d'autres scandales comme celui de la vente de viande bovine de provenance douteuse ou de celui du sang contaminé.

Wafae commence son document par une caricature intitulée « corporate terrorism » présentant l'image de Kenneth Lay commentée « Enrona Ken Lay den ». Nous retrouvons cette métaphore dans le document de Raphaël qui fut un rapprochement avec les attentats du 11 septembre, en collant à côté du somptueux siège texan d'Enron, une photo du « World Trade Center » après la collision des deux avions. Il commente la différence entre les deux cas en disant que, « pour Enron, les terroristes n'étaient pas dans un avion, mais plutôt dans les plus beaux et prestigieux bureaux de la société ».

Julien-X présente le cas Enron comme un western intitulé : « le manipulateur (Kenneth Lay), la brute (Jeffrey Skilling), le cerveau (Andrew Fastow), le complice (Joseph Berardino), la cassandre ou la dénonciatrice (Sherron Watkins), le suicidé (Cliff Baxter) et les victimes (800.000 actionnaires et 20.000 salariés) ». Il termine son rapport avec une lettre adressée au président des Etats Unis à l'instar de la fameuse lettre d'Emile Zola, intitulée « j'accuse »². Il écrit : « Monsieur G. W. Bush, j'accuse les dirigeants d'Enron, les auditeurs, les analystes

² Zola avait écrit cette lettre après la crise du canal de Panama et l'éclatement de l'affaire Dreyfus.

financiers, les agents de notation, les banquiers, les avocats d'affaire, les journalistes, ... vous et votre administration ! »

Dorothee décrit la recette d'une faillite réussie : « dans un saladier, mettre la pointe de malhonnêteté, ajouter le zeste de complicité, laisser reposer puis verser la pincée de dysfonctionnement, enfin incorporer délicatement les gouttes de manipulation ainsi que les grains de corruption, assaisonner alors à votre goût mais attention à ne pas oublier de mettre du sucre pour éviter un goût amer ! »

2.2. ENRON, MAXWELL, KHALIFA, LE CANAL DU PANAMA ET LES AUTRES HISTOIRES

En se présentant comme une journaliste travaillant pour le compte de l'agence de l'INT, Elodie organise un débat sur l'affaire Enron, avec la participation d'un politicien (Monsieur Politis), d'un financier (Monsieur Bourse), d'un comptable (Monsieur Bilan), d'un sociologue (Monsieur Yuman) et d'un philosophe (Monsieur Pensée). Monsieur Yuman lui rappelle que l'affaire Enron serait une nouvelle version d'un autre scandale qui avait éclaté en Grande-Bretagne entre la fin des années 80 et le début des années 90, à savoir ; l'affaire Maxwell. Selon Monsieur Yuman, Robert Maxwell a cru pouvoir renflouer son groupe défaillant en pillant les fonds de pension de ses employés, estimés à près de 750 millions d'euros, grâce à la complicité de ses banquiers et de ses auditeurs, et ce fût la ruine des salariés et des petits actionnaires. Elodie rétorque que « l'extraordinaire dans l'affaire Enron, c'est qu'elle n'a finalement rien d'extraordinaire ».

Mohamed-Nabil fait un rapprochement avec l'affaire du milliardaire algérien Khalifa, détenteur de multiples entreprises dans tous les secteurs économiques et ayant entretenu, tout comme les dirigeants d'Enron, des relations étroites et douteuses avec la classe politique algérienne ainsi corrompue.

Pour Roseline et Gilles, l'affaire Enron rappelle le scandale du canal de Panama. Gilles estime que « Ferdinand de Lesseps avait le mérite malgré tout de s'attaquer à une œuvre concrète, dont l'utilité et la nécessité étaient indiscutables, alors qu'Enron représente le type même des entreprises oeuvrant dans l'abstrait et l'inutile et misant pour faire des profits rapides sur la spéculation et les astuces ». Il affirme que « les Américains devaient terminer le travail de Ferdinand de Lesseps en 1914 de sorte que les investisseurs français ruinés eurent au moins la consolation d'avoir participé à une œuvre utile, alors que les victimes d'Enron auront le souvenir amer d'avoir été floués par des spéculateurs ». Il conclut en disant que « s'il n'y a aucune œuvre à terminer dans le cas d'Enron, c'est parce que tout simplement aucune n'avait été entreprise au départ ».

Pour Aurélien, l'affaire Enron rappelle celle de Vivendi et plus généralement « l'image du cynisme actuel envers les petits actionnaires qui sont considérés comme de simples vaches à lait ». Pour Aurélien, « le fait qu'une entreprise du CAC 40, existant depuis l'époque de Louis XIV, a frôlé la faillite n'a pas empêché son ancien patron de réclamer, avec le sourire, à lui verser une indemnité de 20M€ ! » Aurélien s'interroge « s'il va falloir s'habituer à l'avenir à la perte totale des valeurs morales dans le commerce! »

Emilie fait un rapprochement avec l'affaire de l'Erika en soulignant les limites inhérentes aux chartes éthiques adoptées de plus en plus par les entreprises. L'étudiante accuse cette pratique d'être à l'origine du rabaissement des exigences de l'éthique au seul respect de ce qui est énoncé dans un code. De ce fait, l'aspect écrit pousse les individus à s'estimer en règle avec l'éthique, dès lors qu'ils le seraient avec la loi (souvent écrite). Ainsi, elle se demande « si un pétrolier, confiant sa cargaison à un transporteur de qualité douteuse et ayant reçu l'autorisation de départ d'une société agréée et qui serait par conséquent en règle du point de vue de la loi, le serait-il du point de vue de l'éthique ? »

Pour Adrien, les discours des dirigeants d'Enron rappellent ceux de Cees Van Der Hoeven, dirigeant d'Ahold, le géant néerlandais de la grande distribution. En effet, ce dernier ne cesse de marteler son slogan à l'occasion de toute communication interne et externe « nous voulons être les plus forts. Je suis le plus fort » !

2.3. ENRON, LE LOBBYING, L'ESPIONNAGE, LE SUICIDE ET LE RESTE

Selon Adrien, et plusieurs autres étudiants, l'affaire Enron évoque également le danger des actions de lobbying et d'espionnage; Adrien rapporte les propos du ministre des ressources naturelles du Mozambique, John Kachamila, selon lesquels, « il est difficile de distinguer un diplomate américain d'un employé d'Enron », ce que Frédéric appuie en soulignant que « Monsieur Kachamila fut victime de pressions, exercées par des diplomates et des sénateurs, lors de la négociation d'un contrat de gaz naturel, des pressions qui vont jusqu'aux menaces de lancer une campagne de calomnies contre sa personne et de faire perdre à son gouvernement des fonds de développement ». Adrien évoque également « qu'en 1993, Frank Wisner, ambassadeur des Etats Unis en Inde, sous la présidence de Bill Clinton (qui jouait auparavant au golf avec Kenneth Lay) et membre du conseil d'administration d'Enron par la suite, permit à l'entreprise de décrocher un contrat de 3 milliards de dollars pour construire une centrale électrique. Cette construction fut possible du fait des pressions exercées sur les autorités indiennes malgré son caractère très controversé ». En effet, toujours selon Adrien, « 800 manguiers et cocotiers, couvrant à peu près 610 hectares de terres ancestrales de 700

familles, ont été arrachés en l'espace d'un week-end pour permettre la construction de la centrale située à 170 kilomètres au sud de Bombay ». Maxime évoque dans son rapport que « la vapeur provenant de la tour de refroidissement de cette centrale a détruit la récolte de mangues de la région, durant les trois années de son fonctionnement. Les réserves d'eau de la région s'en sont elles aussi trouvées altérées. Ainsi, la rivière a viré au rouge et le débit de l'eau de mer a été touché par la construction de deux jetées et d'une digue, inondant ainsi un village voisin à chaque période de mousson ».

La centrale de Dabhol a fait l'objet d'autres critiques par Frédéric et Aude-X qui ont rapporté les dérives décrites par Amnesty International et notamment les mauvais traitements infligés à la population de Dabhol par les gardiens de la centrale.

Julien-Y pense que le lobbying dans le cas d'Enron est néfaste à l'intérêt public, tout comme l'histoire du lobbying des armes à feu dans le documentaire de Michael Moore « Bowling for Columbine ».

Dans un document intitulé « Enron, les liaisons dangereuses », Delphine dresse une série de correspondances qu'auraient pu s'échanger les différents acteurs dans l'affaire³. Elle fait un rapprochement avec les films de Pierre Carles « pas vu, pas pris » et « enfin pris », diffusés sur la chaîne de cinéma Utopia illustrant les liaisons entre les médias et les politiciens.

Hervé et Florence rapportent qu'au moins 20 agents de la CIA ont travaillé en tant que personnel d'Enron dans les 8 dernières années. « Leur rôle était de former d'autres employés aux renseignements et à la sécurité ». Selon Hervé, « ce sont ces agents qui ont permis à Enron de gagner des milliards de dollars dans de juteux contrats en Asie, en Amérique du sud et en Europe, en lui fournissant des informations détaillées sur les offres faites par des entreprises étrangères ». Hervé ajoute « qu'Enron utilisait même l'espionnage satellitaire « Echelon » pour intercepter emails, fax et conversations téléphoniques, afin de faire pression sur les gouvernements étrangers au travers de personnes très influentes au sein du gouvernement américain ! » Hervé ainsi que plusieurs autres étudiants se sont intéressés au suicide de Cliff Baxter. Pour Hervé, il s'agit de l'un des plus beaux « Sulitzer » jamais écrit. Mathieu s'est également intéressé à l'histoire de Baxter qui fut retrouvé « suicidé » selon les termes de l'étudiant qui se demande « mais qui l'a suicidé » ? Adrien quant à lui laisse planer des doutes sur ce suicide qui arrange plus d'une partie. Alors qu'Aurélien s'étonne comment

³ Ainsi, à titre d'exemple, elle rapporte une lettre adressée par les dirigeants d'Enron aux banques d'affaires, accompagnée de chèques, faisant suite à des messages, où les derniers demandent des compensations financières en contrepartie d'un avis favorable sur la situation de l'entreprise. Les analystes financiers sont montrés dans ce document comme étant prêts à tout quitte à passer pour des incompetents.

« le juge a oublié de demander une autopsie du corps de Baxter ». Aude est allée encore plus loin en menant une investigation sur le Dr Joye Carter, chargée de l'autopsie du corps de Baxter, quand le juge s'est enfin décidé à en demander une. Elle rapporte que « ce médecin légiste a été accusée d'altération de preuve dans le meurtre d'une fillette de 12 ans et aussi de corruption dans le précédent cabinet de médecine légale où elle travaillait ». Aude raconte que « Dr Carter a déclaré que la mort est due à un suicide en rendant son verdict en l'espace de 24 heures alors qu'elle avait mis auparavant 23 jours pour déterminer si les enfants Yates (une affaire qui a secoué la société américaine) étaient vraiment morts noyés. De plus, elle a rendu son verdict avant qu'elle ne donne à effectuer au laboratoire les tests de toxicologie ! »

2.4. ENRON : LE FILM DES EVENEMENTS

Dans cette partie, nous allons voir comment les étudiants ont-ils perçu les événements de la faillite. Nous apercevons que les étudiants français ont été marqués par le discours religieux et patriotique des dirigeants d'Enron, qui nous pensons avoir contribué à leur stratégie de manipulation, et par l'implication d'un grand nombre d'acteurs de régulation et de contrôle, qui à notre sens a permis de parfaire le schéma de mystification de l'entreprise. A travers l'analyse des documents, nous avons pu mettre en évidence que seules les pratiques comptables « à haut risque », notamment la création de sociétés écrans (Raptors), astucieusement placées dans des paradis fiscaux, n'étaient pas suffisantes pour imposer une image florissante de l'entreprise Enron. En effet, les dirigeants ont procédé à l'aveuglement de la masse et au formatage de l'opinion publique, grâce non seulement à une rhétorique de persuasion mais également à la complicité de certains acteurs influents. Autrement dit, trois facteurs ont permis à Enron de s'afficher comme exemple de réussite malgré ses difficultés : les montages juridiques et financiers, l'usage du discours religieux et parfois patriotique et enfin l'instauration d'une opacité à tous les niveaux de régulation et de contrôle.

2.4.1. Enron : le pieux prêcheur de la réussite

Le peuple américain a longtemps cru qu'Enron était le « pieux prêcheur de la réussite », selon Stephen. Ce dernier ainsi que Julien-Y relèvent deux phrases célèbres martelées par d'une part Kenneth Lay « Je crois en Dieu et je crois au marché » et d'autre part par Jeffrey Skilling « Nous sommes du côté des anges; dans toutes les affaires que nous avons conduites, nous sommes les bons gars ». De plus, pour empêcher les salariés de vendre les actions de la société, ils citent que les dirigeants d'Enron ont accusé toute personne agissant dans ce sens de « trahison à la firme et de manque de patriotisme ».

En utilisant une approche déconstructionniste⁴ et critique, nous pouvons montrer le caractère rhétorique de cette communication par laquelle les dirigeants ont cherché à convaincre « l'audience » de la réalité et de la vérité de leurs propos. En liant ainsi la croyance en dieu à la croyance au marché, les dirigeants utilisent un supplément (ici la croyance en dieu) qui vient s'ajouter pour fournir ce qu'il faut de surplus (Derrida, 1967) pour compenser les lacunes de l'autre ensemble supposé complet (qui est la confiance dans le marché), dans le cadre d'une stratégie de légitimation du marché et du capitalisme financier.

La pertinence du choix du supplément est établie grâce à la contextualisation des propos des dirigeants d'Enron. Pour cela il faut considérer les particularités de la société américaine et du contexte politique et sécuritaire des Etats Unis depuis les événements du 11 septembre. En effet, les américains ont une sensibilité aux questions d'ordre religieux et aux valeurs chrétiennes. L'attention portée à la vie privée des présidents américains s'explique par le fait qu'un bon président doit être avant tout un bon père de famille. L'affaire Monica Lewinski, à titre d'exemple, n'aurait pas les mêmes échos en France que ce qu'elle a eu aux Etats Unis. D'ailleurs, François Mitterrand a été fortement accusé d'avoir caché son cancer, pourtant connu avant le renouvellement de son mandat, et non d'avoir menti au sujet de sa fille adultérine Mazarine Pingeot.

Ainsi, les discours religieux des dirigeants d'Enron s'inscrivent dans une stratégie de persuasion, tout comme les discours de G.W. Bush. Des slogans comme "l'axe du mal" auront des effets probablement néfastes s'ils étaient prononcés par des politiciens français qui se proclament d'une tradition laïque. De Tocqueville avait noté qu'en Amérique, démocratie et religion vont de pair, contrairement au cas français, où le catholicisme et la démocratie constituaient deux polarités opposées. C'est l'histoire du monopole religieux en Europe qui explique cette différence. En effet, le principe "une foi, une loi, un roi" illustre la portée idéologique de la conformité à l'église catholique qui a conditionné de façon considérable l'histoire politique en France. Le combat républicain français s'est doublé d'un combat contre l'Eglise. Aux Etats Unis, depuis 1787, le pouvoir politique ne s'est jamais lié à une église particulière. D'ailleurs, il est possible de contester le système politique en passant par la religion. C'est pour cette raison que la scène religieuse constitue un véritable terrain de démocratie. Aux Etats Unis, le patriotisme et l'engagement spirituel se conjuguent avec succès. L'histoire du pays le montre, d'ailleurs, à travers l'association de combats religieux et civiques tel que celui de l'émancipation des noirs, à l'époque de Lincoln, ou à travers

⁴ Pour une meilleure compréhension de l'approche de déconstruction, voir Chabrak (2002 ; 2005b).

l'engagement de certains religieux qui ont milité contre la guerre du Vietnam ou en faveur des droits civiques, comme le pasteur emblématique Martin Luther King. De ce fait, des slogans patriotiques à consonance religieuse sont d'usage et retentissent dans les esprits des Américains, comme la fameuse phrase avec laquelle le président clôture ses discours: "God Bless America".

Enfin, comment expliquer qu'aucun article sur l'affaire Enron, rédigé par un auteur américain, n'a fait allusion au discours religieux des dirigeants d'Enron, alors que plusieurs étudiants de l'INT, majoritairement d'une tradition laïque, ont été choqués par l'usage massif de ce registre de discours ? En réalité, celui qui est soumis à un discours rhétorique est rarement en mesure de distinguer les traits caractérisant sa portée idéologique car il va de soi dans sa conscience propre.

2.4.2. Enron : Kenny Boy et la bande de copains !

Les étudiants se sont interrogés également sur le rôle des autorités de régulation et de contrôle dans cette affaire. Au regard de leurs compétences, il est difficile d'imaginer qu'ils peuvent être floués facilement par un simple discours. Outre les auditeurs d'Enron, plusieurs autres acteurs ont été accusés d'avoir participé directement ou indirectement à la mystification de l'image d'Enron, à savoir ; les politiciens, les agents de notation, les journalistes et les analystes financiers. Deux idées ressortent de l'analyse des commentaires des étudiants: pression et complicité.

Mathieu rappelle les relations entre la maison blanche et les dirigeants d'Enron et notamment « Kenny Boy⁵ ». Gilles rapporte avec ironie les propos du président américain « qui avait déclaré que son gouvernement n'avait rien à se reprocher dans cette affaire, pour preuve que sa propre belle mère faisait partie des investisseurs floués ». Emmanuel fait remarquer que l'affaire Enron prouve à quel point la politique du gouvernement américain est « dictée par des impératifs inavouables assez éloignés de ces grandes déclarations que les heureux élus prononcent généralement la main sur le cœur ». De son côté, Rita déplore le sort des pauvres américains qui ont cru si fort en la sincérité des politiciens et qui « n'ont pas vu que ces derniers étaient de connivence avec l'entreprise qui allait les duper ». Les politiciens n'étaient pas les seuls à être impliqués dans l'affaire. Selon plusieurs étudiants, les agents de notation ont manqué leur devoir « en idolâtrant Enron », allant jusqu'à la nomination de Kenneth Lay comme le meilleur dirigeant de l'année 2000. Les journalistes financiers n'ont pas échappé

⁵ C'est ainsi que G.W. Bush appelle Kenneth Lay.

eux aussi à l'accusation des étudiants. « The economist » n'a pas hésité à assimiler les dirigeants d'Enron « aux messies de la nouvelle économie », selon plusieurs étudiants. Pour Julien-Y, Vanessa, Philippe et Elodie, l'ouvrage de Gary Hamel intitulé « leading the revolution » avait un rôle important dans « l'enronphilie ». Julien-X, Marianne, Philippe, Elodie, Linda, Vanessa rapportent une métaphore à consonance émotionnelle parue dans le magazine Fortune : « Imaginez un dîner dansant de country club avec un groupe de vieux canassons tournoyant avec leurs épouses sur un air de Guy Lombardo interprété par un orchestre en tenue de smoking. Soudain, le jeune Elvis fait une entrée fracassante avec un costume en lamé d'or, une guitare rutilante et des hanches virevoltantes. Une moitié des valseurs s'évanouissent, une autre moitié ou presque s'indignent. Mais, quelques-uns se mettent à aimer ce qu'ils entendent, ils découvrent que leur pied bat la mesure, commencent à enlacer d'autres partenaires de danse, et soudain se lancent dans une gigue bien différente. Eh bien! Dans l'univers réglementé des entreprises énergétiques, Enron Corp. est Elvis ».

Les analystes financiers sont également impliqués dans l'orientation de l'opinion publique en faveur d'Enron, selon les étudiants. Plusieurs d'entre eux ont montré que 5 jours avant la faillite d'Enron, 5 des 16 analystes les plus réputés recommandaient encore fortement l'achat d'actions Enron, 3 le recommandaient sans enthousiasme particulier et 5 conseillaient de garder les titres, seuls 2 conseillaient de les vendre. Sarah montre que, sous la pression d'Enron, « la société UBS Pain Webber avait licencié un analyste qui aurait recommandé de vendre les actions de la firme texane ». Rapportant l'histoire de John Olson travaillant pour la banque Merrill Lynch, qui fut licencié à cause de son refus de recommander les actions Enron à ses clients, Julie explique qu'Enron avait menacé ses supérieurs de se retirer de leur banque. Marie-Y ajoute que John avait même qualifié ceux qui étaient à l'origine de son licenciement de « requins qui sont capables de tuer leur mère pour les affaires ».

Plusieurs autres étudiants pensent que ce comportement ne s'explique pas uniquement par les pressions exercées par les dirigeants d'Enron. En effet, ils estiment que plusieurs acteurs n'avaient aucun intérêt de voir Enron s'écrouler. Corentin rapporte une phrase de Paul Krugman « l'affaire a mis au jour des choses que nous aurions dû savoir mais que nous ne voulions pas voir ». Selon Emmanuel, « Enron a pu bénéficier de la complicité de certaines personnes, qui pour diverses raisons ont préféré dissimuler le mal espérant sans doute qu'une éponge magique viendrait tout effacer ». Il se demande « s'il existe une personne qui voudrait couper la tête de la poule aux œufs d'or! » Hervé estime que « si rien n'a été fait à temps c'est que cela n'était profitable à personne ». Ainsi, l'aveuglement des hauts cadres de la société s'explique par « leur avidité ». Quant à celui des banques prestigieuses telles que JP Morgan

Chase, il s'explique par le fait que l'ascension d'Enron leur était profitable, en réalisant des transactions en bourse qui leur rapportaient bien plus en mentant qu'en disant la vérité. Jean-Etienne accuse même les salariés qui n'ont pas poussé le cri d'alarme pourtant certains d'entre eux avaient les compétences requises pour dévoiler les difficultés de l'entreprise. Pierre partage cet avis en préférant qualifier tous ceux qui se considèrent victimes par de « mauvais perdants ». Il estime que ces derniers « auraient dû considérer qu'un désastre peut être une des issues possibles des paris auxquels ils se sont adonnés ». D'ailleurs, il se demande « comment des personnes profitent des euphories injustifiées, telles que la bulle spéculative des nouvelles technologies tant qu'elles leur sont favorables et lorsque le boomerang revient sans qu'ils s'y attendent, la surprise est douloureuse ». Thomas montre « qu'après avoir été adulé, Enron est maintenant montré du doigt comme un parangon de malhonnêteté, ses anciens partisans sont devenus aujourd'hui les principaux détracteurs. Ceux qui ont été les premiers à profiter du système sont aujourd'hui les premiers à le dénoncer ! »

Pour conclure cette section sur la perception de l'affaire Enron, nous avons choisi de reporter quelques réactions des étudiants quant à l'issue du scandale. Fatima-Zahra utilise la fable n°10 du livre V de Jean de la Fontaine pour exprimer son scepticisme quant à la portée des mesures décidées par la loi Sarbanes-Oxley : « Une montagne en mal d'enfant, jetait une clameur si haute, que chacun au bruit accourant crut qu'elle accoucherait, sans faute, d'une cité plus grosse que Paris : elle accoucha d'une souris. Quand je songe à cette fable dont le récit est menteur et le sens est véritable, je me figure un auteur qui dit : je chanterai la guerre que firent les titans au maître du tonnerre. C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent ? Du vent ».

En réalité, la réaction des étudiants à la loi Sarbanes-Oxley (SOX) est complexe à saisir et peut renfermer des tensions internes que nous allons tenter d'analyser dans la section suivante. En effet, Les mesures post-Enron semblent montrer que c'est la malversation orchestrée par des dirigeants et des auditeurs malhonnêtes qui est à l'origine du scandale. Ainsi, la loi américaine a visé à alourdir les responsabilités des dirigeants en matière de préparation et de communication d'information financière. En jugeant une situation à laquelle ils peuvent être confrontés dans leur avenir en tant que futurs managers, les étudiants parlent de leur formation et du contenu de certains programmes sans pour autant avoir à subir une pression ou épreuve de conformisme aux préceptes enseignés, dictée par les prérogatives de validation de ces matières. Pour bien comprendre le discours des étudiants et les

conséquences possibles que peuvent avoir sur notre réflexion sur les programmes académiques, nous allons devoir utiliser un concept emprunté à la psychologie sociale, à savoir la dissonance cognitive.

3. ETUDIANTS, FUTURS MANAGERS : QUELS ROLES LES MANAGERS D'ENRON ONT-ILS DANS CETTE AFFAIRE?

Les individus agissent à partir de ce qu'ils croient. En étudiant la manière dont ils pensent leur action, nous observons une quête perpétuelle de cohérence entre pensée, croyance, sentiments par rapport au monde environnant. Le besoin de cohérence explique donc la tendance de toute personne à organiser ses opinions et de se comporter en conséquence (Fischer, 1996). La théorie de la dissonance cognitive a été introduite par Festinger en 1957, qui la définit comme « un état de tension désagréable dû à la présence simultanée de deux cognitions, engageant le sujet, qui sont psychologiquement inconsistantes. En effet, deux cognitions peuvent être soit consonantes (cohérentes) ou dissonantes (incohérentes). Elles sont dites consonantes si l'une entraîne ou supporte l'autre. Inversement, elles sont dissonantes si l'une entraîne ou supporte le contraire de l'autre. La dissonance conduit le sujet à modifier l'une des deux cognitions, afin de rétablir la cohérence ou la consonance (Bonardi et Roussiau, 1999). Autrement dit, la dissonance est « un état de tension intérieure résultant d'une coexistence discordante entre des idées ou des opinions acquises antérieurement et un ou des faits nouveaux » (Fischer, 1996 ; p.68).

Pour réduire l'état perturbateur engendré par la dissonance cognitive, l'individu peut soit modifier la cognition, en changeant d'idée à propos de la situation nouvelle, soit recourir à un système d'évitement en intégrant des éléments extérieurs sur la base d'un système protecteur qui préserve le Soi⁶, soit en sélectionnant les informations qui lui conviennent et en changeant de comportement face à la nouvelle situation, ce qui constitue une sorte de réorganisation d'ensemble et une forme de redistribution de valeurs qui amène l'individu à un nouveau stade de consonance.

⁶ Festinger a montré l'importance du support social pour éviter une forte dissonance cognitive. Ainsi, les membres d'une secte, croyant à l'existence d'extraterrestres, ont fait une prévision relative à la survenue d'un « *cataclysm* » à une date précise, événement qui n'a jamais eu lieu. L'observation de la secte a montré le renforcement des liens entre les membres de cette secte qui se sont mis par la suite à faire du prosélytisme, afin de trouver dans l'environnement social un support nécessaire pour éviter la forte dissonance cognitive avec l'échec avéré des prévisions.

En général, le sentiment de dissonance entraîne le changement d'attitudes personnelles lorsque l'individu adopte publiquement un rôle en contradiction avec elles. Il s'agit ici de cognitions particulières dites « les engagements sociaux » qui sont socialement établis et qui ne peuvent pas être modifiés individuellement. Souvent, l'individu choisit l'engagement social qui soit le plus cohérent avec ses attitudes. Certains engagements peuvent néanmoins rester incohérents tout en n'étant plus modifiables (la modification intervient généralement par le dialogue). Il s'agit dans ce cas des « obligations sociales » qui conduiront l'individu à modifier ses attitudes pour rétablir la cohérence. Mais, si l'individu est obligé d'adopter une attitude contraire à ses expériences antérieures, plus il y a pressions, moins il y a production de dissonance (Fisher, 1996). L'auteur cite une expérience conduite par Festinger et Carlsmith en 1959 sur un groupe d'étudiants, à qui ils ont donné vingt dollars, afin de convaincre leurs camarades de classe du très grand intérêt d'une de leurs activités, qui était en réalité très peu motivante. Un autre groupe d'étudiants ne reçut qu'un dollar pour donner le même type d'information mensongère. Festinger et Carlsmith ont fait l'hypothèse suivante : les étudiants ayant reçu une forte rémunération (le premier groupe) ne seront pas en situation de dissonance cognitive car ils auront l'impression d'avoir accompli la tâche demandée (mentir) pour l'argent. Par conséquent, ils garderont toujours à l'esprit leur première attitude sur le peu d'intérêt des activités en question à la suite de l'expérience. En revanche, le deuxième groupe d'étudiant, ayant reçu une faible somme d'argent, n'est pas motivé par la rémunération. Ainsi, l'engagement contracté dans le cadre de l'expérience va les exposer à une dissonance cognitive. Pour la réduire, le seul moyen serait de croire vraiment à l'intérêt de l'activité en question et à s'investir davantage dans le rôle qui leur a été demandé. Ceci les amène à changer d'attitude quant à l'intérêt de l'activité. Les résultats de l'expérience conduite ont permis de corroborer les hypothèses émises par les auteurs.

Si l'on transpose cette expérience à notre système d'éducation et si l'on considère un étudiant qui intègre un cursus avec un ensemble de croyances et d'attitudes personnelles acquises tout au long de son expérience d'individu dans sa famille et dans la société. L'étudiant en question sera soumis à des faits nouveaux qui peuvent le maintenir dans un état de consonance si et seulement si la nouveauté coexiste de façon concordante avec les idées acquises antérieurement. Autrement, elle produirait une tension intérieure qui provoquerait une dissonance cognitive. La variable qui va conditionner l'importance de cette tension serait l'existence ou non d'un système de notation. En effet, la dissonance serait inversement proportionnelle à la note que l'étudiant obtiendrait. En d'autres termes, plus l'étudiant est bien

noté, moins la dissonance serait importante. Par contre, l'absence d'enjeu de notation accentuera la situation de dissonance chez l'étudiant qui cherchera par conséquent à la réduire, notamment en ajustant ses attitudes à celles généralement admises.

Plusieurs concepts sont véhiculés aux étudiants futurs managers, dans le cadre d'un contrat social, qui est l'école. Donc, nous sommes en présence d'une véritable situation « d'engagement social ». Ces notions peuvent être conformes et des fois décevantes au regard des attentes des étudiants, dictées par leur expérience antérieure. En validant le module en question, ils ressentent moins le décalage entre ce qu'ils pensent et ce qu'ils ont restitué dans la copie. De ce fait, ils pensent avoir composé conformément au schéma qui leur permet d'obtenir le diplôme (la rémunération). Par contre, en leur demandant de se prononcer sur l'affaire Enron, et sur le rôle des dirigeants en particulier, l'exercice les plonge dans la réalité de leur société et se trouvent confrontés à une situation de dissonance cognitive, une situation de tension entre ce qu'ils croyaient auparavant par rapport à un idéal de société et ce qu'ils apprennent à l'école pour devenir de bons managers. Comment vont-ils se résoudre en se projettent dans l'avenir ? Vont-ils changer d'attitude pour se conformer à celles généralement admises (véhiculées par l'école) ? Certains vont adopter une attitude de changement et chercher à redéfinir « l'engagement social ». D'autres affichent leur peur mais sans pour autant revivre la dissonance. Par contre, certains étudiants prononcent des discours renfermant une ambiguïté qui atteste d'une non résolution de la dissonance, d'autres vont afficher une sorte de fatalisme qui atteste d'un changement d'attitude dans le sens de la théorie de Festinger.

3.1. LES MANAGERS D'ENRON : ETAIENT-ILS TOUT SIMPLEMENT DE BONS ETUDIANTS

Qu'est ce qu'un bon manager ? Stéphane rapporte une phrase de Omar Aktouf directeur d'HEC Montréal qualifiant les mesures post-Enron de « politique de l'autruche ». Le responsable souligne que « la formation offerte par les écoles de commerce est en grande partie responsable des dérives du capitalisme moderne. En effet, les dirigeants de grands groupes, en accord avec les doctrines enseignées dans ces écoles, s'efforcent de réaliser un chiffre d'affaires maximal. Quoi de plus normal pour un PDG que de satisfaire ses actionnaires et ses clients ? Mais enseigne-t-on réellement dans ces écoles à agir dans le respect d'une éthique des affaires ? Plutôt que de dénoncer les moyens mis en œuvre pour duper les spécialistes financiers, il serait plus sensé de comprendre les facteurs ayant conduit à de tels agissements ».

Plusieurs étudiants partagent cette vision de l'affaire, selon laquelle, finalement les dirigeants n'ont fait qu'appliquer ce qu'ils ont appris à l'école. Maxence et Clotilde considèrent l'accusation des dirigeants comme étant « la traduction d'une hypocrisie immense, même s'ils demeurent responsables de leurs actes. Les anglo-saxons ont une culture qui a toujours glorifié, tout au long de l'histoire, les personnes qui, parties de peu, font de grandes choses, l'esprit d'entreprendre, la prise de risque et l'ambition voire l'avidité ». Pour Maxence, « Kenneth Lay n'a fait que ce qu'on lui a appris: faire toujours plus d'argent à tout prix; il est le produit de cette culture ». Claire appuie ces dires, en montrant que « l'être humain a toujours la possibilité de répondre de manière sensée à une proposition malhonnête, s'il est formé pour ». Frédéric estime que « les dirigeants d'Enron n'ont fait qu'appliquer à leur paroxysme des préceptes qu'on leur a enseignés. Le cas Enron n'est pas étonnant dans un système où le but de l'entreprise est de faire du profit. Donc si les profits disparaissent, les dirigeants cherchent à les rétablir à tous prix, même à travers des pratiques agressives, telles que celles des multinationales qui n'ont aucun scrupule à exploiter le travail des enfants dans le tiers monde et à faire de l'espionnage industriel ».

Guillaume pense que « l'accusation de Cliff Baxter traduit une pratique ancienne qui consiste à désigner des boucs émissaires afin d'assouvir la soif de vengeance des victimes par la mise en pâture de quelques intermédiaires ». Loïc et Emilie accusent G.W. Bush de vouloir désigner des boucs émissaires, « ces quelques pommes pourries dans un ensemble sain » ou « ces dirigeants formants l'axe des méchants », une rhétorique qui s'appuie sur la guerre de l'Amérique contre des terroristes venant de l'extérieur qui veulent détruire les valeurs de liberté et de démocratie. Pour Elodie, « le président américain pointe du doigt ce nouvel ennemi intérieur que sont les patrons corrompus ». Selon Johanna, les analystes se sont efforcés à montrer, par tous les moyens, que « l'affaire Enron est une exception, car c'est la malhonnêteté et la falsification qui sont à l'origine de la débâcle ». L'étudiante estime que « la focalisation sur les dirigeants est une stratégie fondée sur la connaissance de la tendance du public à apprécier que l'on s'en prenne aux dirigeants ».

3.2. ENRON OU LA CRISE MORALE : DECALAGE ENTRE UN IDEAL ET UNE REALITE QUI COMMENCE A L'ECOLE ?

En préparant la synthèse des discours, nous avons pu relever la nature du registre dans lequel ils s'inscrivent : c'est un discours de révolte. Comme l'illustre bien ce passage relevé du document de Raphaël. « L'affaire Enron est une crise morale ». Il évoque « American Beauty » pour montrer que « le système est ainsi fait ». Il estime que « c'est humain, et

comme toute chose humaine qui se respecte, les meilleurs y font ce qu'ils veulent... Depuis la nuit des temps l'homme ne recherche que son bonheur... Hobbes l'a dit: « l'homme est un loup pour l'homme ». Qui ne voudrait pas faire fortune? Même aux dépens des pauvres travailleurs et travailleuses? » Il ajoute « tapons donc un grand coup sur la table, celle qui cache tout l'argent, et révoltons nous! La morale est bafouée et avec des primes si grandes, chaque personne impliquée dans l'affaire pourra se payer un bon avocat. Montrons l'exemple que Diable! Il nous faut réprimer...Malheureusement, cela revient à parler pour ne rien dire, car c'est l'ensemble du monde des dirigeants qui est corrompu...Donner l'exemple est inutile, il faudrait condamner trop de monde, et ce serait s'avouer notre incompetence à élire des personnalités dignes de confiance ».

En analysant les différents passages, nous pouvons remarquer un absent - présent qui n'est autre que le message communiqué à l'école et que les étudiants seront amenés à appliquer pour devenir de bons managers. Les termes comme « marché, capitalisme, efficience, gouvernement d'entreprise, etc. » sont perçus comme synonymes à réaliser « une fortune, beaucoup d'argent, du profit, ... » sans avoir aucune « morale ou éthique». Si nous sommes certains qu'à l'école nous n'avons pas organisé à véhiculer ce type de message, tel est comment il est perçu par les étudiants :

Julien-X estime que l'affaire Enron n'a fait que confirmer ses convictions, selon lesquelles, certaines personnes seraient prêtes à tout pour gagner de l'argent. Loin de considérer cela comme une monomanie anglo-saxonne, l'étudiant considère « ce penchant pour la sacralisation de l'argent comme une des caractéristiques de notre société ». Pour Julie, quand « la loi sur le marché est la concurrence, il faut penser uniquement à gagner, peu importe les moyens utilisés ». Caroline pense que « rien ne peut résoudre le problème de fond qui gangrène le système, à savoir ; la corruption qui est enracinée dans l'économie capitaliste. En effet, si les dirigeants d'Enron n'avaient pas ou peu prévu de fonder une entreprise corrompue et criminelle, l'environnement économique et la course au profit qu'il impose sont des causes cachées du désastre, les poussant au vice de frauder et de tromper des millions de personnes ». Selon Stephen, si « les jeunes cadres américains ainsi que les étudiants⁷ promettent de retenir la leçon d'Enron, le système actuel du libéralisme extrême, lié à une idéologie de l'argent et du profit, mine le sérieux de ces propos et l'ensemble des mesures prises pour remédier au cas

⁷ Il s'agit de propos recueillis par le Monde Campus du 13 mai 2003 auprès des étudiants de la Michigan State University.

Enron ». L'étudiant estime que « ces justiciers qui dénoncent, incriminent et prétendent débarrasser le monde de sa « racaille », en leur reprochant leur attrait pour l'argent ne font que « voiler » la réalité des choses ». Pour Clotilde, « il est plus simple d'accuser des dirigeants, de limoger certains, de suicider d'autres, de porter la faillite sur le dos des investisseurs qui n'ont pas bien géré leur panique, et d'incriminer les auditeurs, que de se convaincre que la récession économique mondiale actuelle est incompatible avec les exigences du capitalisme financier ». Plusieurs étudiants ont commenté une déclaration de Paul O'Neill, secrétaire américain au trésor, dans laquelle, il explique que « les entreprises vont et viennent. Cela fait partie du génie du capitalisme, les gens prennent de bonnes ou de mauvaises décisions, et doivent en payer les conséquences ou en récolter les fruits. C'est ainsi que marche le système ». Thomas pense que « l'affirmation de O'Neill serait louable, si elle était juste, sauf qu'elle ne l'est pas ». En effet, l'étudiant rappelle que « ceux qui prennent les décisions et se chargent gracieusement d'en récolter les fruits quand elles sont bonnes ne sont malheureusement pas ceux qui en pâtiront si elles sont mauvaises ». Alexandra réagit aux propos du secrétaire américain au trésor en disant que pour les libéraux il est clairement défini dès le départ que « les Etats Unis sont comme un grand hôtel casino qui a évidemment ses escrocs et ses naïfs, ses tricheurs et ses profiteurs. La morale du capitalisme les nargue en leur montrant qu'ils n'avaient qu'à se méfier des autres, à ses filous de dirigeants d'Enron, à ses profiteurs d'employés d'Andersen et à ses tricheurs de politiciens ». Charles-Eric réagit également à cette déclaration et à celle de Lawrence Lindsey, conseiller de Bush pour les affaires économiques, qui a qualifié « Enron d'un hommage au fonctionnement du capitalisme américain ». L'étudiant rappelle que « les coupables, à savoir les dirigeants, courent toujours dans la nature et sont aussi riches qu'avant la crise »⁸. Il ajoute : « je dis bravo à la justice américaine qui n'a rien tenté pour dissuader d'éventuelles récidives et quel tact de la part des élus ! » Caroline est offusquée par les propos des ultralibéraux qui rappellent aux perdants les risques du capitalisme et « qu'ils n'auraient pas dû mettre tous les œufs dans le même panier ». L'étudiante réplique que « les employés n'étaient pas des financiers et n'avaient pas forcément conscience des risques encourus ». Anne-Sylvie va au-delà du constat, en insinuant le besoin de réformer le fonctionnement des marchés financiers. Elle estime que « si les marchés financiers étaient principalement composés de boursicoteurs avec un marché Casino, ce risque pourrait être considéré comme inhérent au fonctionnement des marchés et à leur attractivité. Mais, lorsqu'une partie importante des investisseurs sont des

⁸ Il est important de rappeler que les rapports ont été rédigés à la fin de l'année 2003.

fonds de pension, ce niveau de risque n'est plus acceptable. Il ne l'est manifestement pas pour les salariés et les épargnants ». Caroline estime que « l'affaire Enron est la réalisation d'un cliché à propos du capitalisme qui le réduit à une idée aussi simple: les personnes riches s'enrichissent et les plus faibles s'appauvrissent ». Amani se demande ainsi « si le progrès et la réussite économiques sont synonymes de disparition de principes fondamentaux du respect de l'humanité ». Une question revient à l'esprit de Julie: « Quelles sont les valeurs qui construisent notre société, ou plutôt, existe-t-il un système de valeurs dans le monde des affaires ? ». En rapportant les propos de Monsieur Pensée, Elodie montre dans son exposé que « l'éthique des chefs d'entreprises se mesure à l'honneur dans le milieu. Ainsi, les affaires créent toujours de nouvelles zones d'opacité. La transparence et l'éthique sont ailleurs, et précisément, hors marché ! » Jean-Paul partage cet avis en montrant « qu'aussi diplômés qu'ils le soient, peu; voire aucun, des dirigeants, n'a compris les concepts de base de la vie en société : honneur, respect, confiance et altruisme, en un mot la morale ».

Julie se moque du gouvernement d'entreprise « qui est une organisation du pouvoir au sein de l'entreprise censée assurer un meilleur équilibre entre les instances de direction, les instances de contrôle et les actionnaires ». Pour elle, « cette définition est utopique, car derrière l'idée d'un gouvernement d'entreprise se cache une réalité beaucoup moins démocratique ». D'ailleurs, selon Frédéric, « les salariés garderont toujours leur statut », en citant une phrase de Skilling prononcée lors d'une conférence des industries, en 1997 : « vous devez tailler dans les coûts brutalement de 50 à 60%. Dégraissez, débarrassez-vous des gens ce sont eux qui entravent le travail ». Face à l'efficacité des marchés Julie se demande « si ces derniers sont opaques par nature, car si la transparence était totale, personne, selon elle, ne saurait avant les autres et ne serait capable de faire des profits ». Quant à la fameuse main invisible d'Adam Smith, Julie se demande « si son invisibilité n'était pas due purement et simplement du fait qu'elle n'existe pas », en paraphrasant Joseph Stiglitz.

Autant de propos inquiétants qui traduisent indirectement le décalage entre les attentes des étudiants et leur perception du contenu des enseignements. En d'autres termes, les étudiants espèrent que le monde des affaires ne renvoi plus une image aussi négative que celle qu'ils viennent d'exposer.

3.3. ETUDIANTS – FUTURS MANAGERS : COMMENT ALLEZ-VOUS REAGIR ?

Certains étudiants à l’instar d’Emilie sont plutôt entrepreneurs en affichant une attitude directe et positive. L’étudiante explique qu’il faudra aller vers une autre conception de l’entreprise. « Cette dernière doit être considérée comme une communauté d’intérêts et non plus « un objet » appartenant à ses actionnaires ». Ainsi, elle estime « qu’il faut finir avec une conception de la gestion tournée toute entière vers la création de valeur pour l’actionnaire ». Selim invite à redéfinir les enjeux liés et les fondements mêmes de la compétition économique, à la lumière des besoins réels de notre société. Il rappelle le besoin d’une véritable démocratie au niveau de l’entreprise qui consacrerait l’équité entre les salariés et actionnaires. Claire veut que l’on considère l’histoire du vieux continent pour apercevoir le nombre de penseurs qui se sont penchés sur la nature humaine. « Cette réflexion dont chaque Européen est imprégné, explique la particularité continentale qu’il faut préserver dans le cadre de la construction du progrès ». Enfin, Pierre écrit ce passage « le scandale d’Enron et ceux à venir démontrent avec force les limites de la progression vers un monde meilleur si nous nous obstinons dans une voie où tout est perdu d’avance, où la réussite n’est qu’un bol d’air avant la morosité, peu importe d’ailleurs les ressources mises en œuvre pour entretenir le mirage aussi longtemps que possible. A l’heure où l’Europe s’élargit et où la Chine s’ouvre au marché mondial, il est temps que nous grandissions tous un peu et que nous sortions de nos considérations nombrilistes ».

Ainsi, les étudiants montrent qu’il est toujours possible de changer le contenu des enseignements dans le sens de l’idéal qu’ils continuent à défendre. C’est par le dialogue que les sujets vont essayer de faire établir les engagements sociaux cohérents avec leurs cognitions, tout comme le suggère la théorie de Festinger. Selon la même théorie, si à l’issue de ces dialogues, certains engagements peuvent rester incohérents tout en n’étant plus modifiables, alors ce sont les attitudes qui doivent être ajustées pour retrouver la consonance.

Certains étudiants semblent s’inquiéter en tant que futurs managers, mais sans pour autant vivre une tension. Dans le style d’un journal intime, Anaïs avoue que cette affaire implique des risques qu’elle ne pourrait jamais prévoir dans sa vie professionnelle. Si elle a décidé de suivre des hautes études pour s’assurer stabilité et sécurité, et s’il lui paraissait que le cadre d’une grande entreprise était le meilleur pour valoriser un diplôme d’études supérieures, elle pense avoir des illusions. Ce genre de scandales lui fait peur car il concerne de près le milieu dans lequel elle va évoluer. Penser que « tout peut s’effondrer d’un seul coup est effrayant »

pour Anaïs. De même, penser que certaines personnes qu'elle serait amenée à fréquenter dans le cadre de son futur emploi seraient capables des mêmes agissements que ceux des dirigeants d'Enron est bien pire encore. Enfin, elle décide d'aller se coucher en espérant ne pas faire trop de cauchemars concernant l'avenir.

D'autres étudiants n'arrivent pas à résoudre la situation de dissonance cognitive. En effet, sans être conscients, ils construisent un discours miné d'incongruité. Ainsi, Alexandre espère, après l'obtention de son diplôme, pouvoir créer sa propre entreprise. Il mentionne dans son rapport « qu'il sait déjà qu'il devrait maximiser les profits et pour cela qu'il devrait être à la limite du légal ». Pourtant, dans un autre passage du document, il s'est indigné des propos de J. Skilling qui, répondant à un des élèves qui lui a demandé ce qu'il ferait si son entreprise commercialisait un produit nocif voire mortel, disait : « je continuerai à fabriquer et à vendre ce produit. Mon travail en tant qu'homme d'affaires est de faire des bénéfices et d'optimiser le revenu des actionnaires. C'est à l'Etat d'intervenir si un produit est dangereux ». Mathieu commente les propos des responsables politiques américains qui estiment que si la disparition soudaine d'Enron n'a été suivie d'aucune perturbation du marché, c'est une preuve supplémentaire de sa solidité, lui permettant de résister aux chocs. L'étudiant montre que « le marché semble avoir fonctionné comme la thèse économique classique le prétend, c'est-à-dire par ajustement automatique avec la disparition des firmes non compétentes au profit des meilleures ». Pour lui c'est le principe de destruction créatrice de Schumpeter qui est en application : « toute entreprise, même de grande dimension, non viable est vouée à disparaître au profit de ses concurrents plus performants ». En imaginant la main invisible du marché, balayant d'un revers l'entreprise qui a triché, Mathieu considère l'affaire Enron comme étant plus un succès de l'économie capitaliste que l'illustration d'une défaillance du marché libéral. Toutefois, ceci ne l'empêche pas de rétorquer en disant que « ce darwinisme économique a été payé par un nombre important de petits actionnaires et de retraités qui comptaient sur la firme pour vivre ou survivre ! » Une autre situation rencontrée est celle d'Aude. Dans son exposé en amphi, elle explique qu'en novembre 2001, les dirigeants ont essayé de faire taire les employés qui ont commencé à critiquer les agissements de la société. Ces 600 employés ont été congédiés tout en recevant un bonus de plus de 100 millions de \$. Aude poursuit en rapportant que lorsque l'entreprise a été déclarée en faillite, en décembre 2001, 4000 employés ont été licenciés sans recevoir le moindre bonus cette fois-ci. Elle commente en disant « finalement, c'est bien d'avoir un esprit critique, au moins ça paye ». Dans son rapport, Aude a essayé de défendre des valeurs, qu'elle a pourtant oubliées dans son exposé.

Enfin, certains étudiants semblent être plus fatalistes ; Axant son exposé sur la déréglementation, Aurélie estime que s'il existe des solutions mais qu'il serait difficile que le gouvernement puisse les mettre en place, du fait de l'effet cliquet. En effet, le pouvoir d'agir laissé aux entreprises est un pouvoir que serait difficile à regagner. Par conséquent, l'Etat n'est plus assez légitime pour intervenir. L'étudiante estime qu'il est donc peu probable que cette faillite soit la dernière. Il s'agira dans l'avenir d'essayer de se protéger tant soit peu de ces désastres économiques par des palliatifs. Les propos d'Aurélie montrent à quel point notre façon de former les étudiants est susceptible de créer des personnes inertes, incapables de repenser les choses et qui sont soumis à les considérer comme étant purement naturels. Les origines de la pensée naturaliste dans les sciences sociales remontent aux travaux d'Auguste Comte. Cela consiste à rendre les phénomènes inaltérables, en les présentant comme étant purement naturels, inévitables et universels (Cooper, 1980 ; Tinker, 1988), ce qui consacre l'hégémonie d'une pensée et une situation de statu quo à travers le conservatisme qui lui est inhérente⁹. Enfin, il n'y a pas mieux que la phrase prononcée par Enimie, lors de la présentation de son travail en amphi, pour illustrer ce fatalisme : « probablement il faudra courir un peu plus lentement! » Ce fatalisme montre que pour réduire la dissonance, les étudiants ont fini par changer d'attitude en s'accordant au comportement généralement admis, comme le prétend la théorie de Festinger (Fischer, 1996).

4. QUELQUES ELEMENTS DE REFLEXION : COMMENT PEUT ON AMELIORER L'ENSEIGNEMENT DE COMPTABILITE

Selon Williams (2004), le monde académique a connu une transition importante dans les années 60 depuis « sa colonisation » par la science économique positive. En quête d'une scientificité, prétendue par l'école de Chicago, les comptables se sont endoctrinés par les préceptes de l'économie néoclassique, sans s'apercevoir que cette dernière était une condition nécessaire pour créer une nouvelle géométrie politique pour le capitalisme. L'économie positive a réussi à créer, une sorte de système d'équations newtonien, pour décrire le système social du capitalisme, un monde imaginaire d'individus se comportant de façon ordonnée et poursuivant leurs propres intérêts pour le bien public. Ainsi, la pensée néoclassique a fourni les assises nécessaires pour justifier ce système comme étant l'unique ordre social possible, et pour le considérer comme une loi naturelle. Sinon, comment interpréter l'entêtement des chercheurs du courant dominant à continuer dans leur effort futile de démontrer

⁹ Voir (Chabrak, 2002) pour une analyse plus approfondie des phénomènes de naturalisation.

empiriquement que le monde imaginaire qu'ils ont créé est bien réel (Williams, 2004). Plusieurs personnalités académiques, comme deux présidents de l'association américaine de comptabilité (AAA), Joel Demski et Peter Wilson ont essayé de montrer que les événements récents (les affaires Enron, Worldcom, etc.) vont perturber les tests empiriques mais ils ne doivent pas remettre en question les résultats qu'ils chérissent et qui expliquent un nombre important de phénomènes. Il est regrettable que leur discours soit dépourvu de toute considération morale liée à l'affaire Enron et que, à notre connaissance, aucun article sur l'affaire Enron n'a été publié dans la revue de l'AAA, à savoir ; *The Accounting Review*¹⁰.

Une conséquence immédiate de cette affiliation de la comptabilité à l'économie positive a été la transformation, dans le monde académique, de la comptabilité d'une discipline imprégnée par des considérations légales et morales en une autre purement technique (Williams, 2004). Comme le souligne Stolowy (2005), la structure actuelle de l'examen d'expertise comptable en France traduit la même tendance purement technique. Dans cette perspective, les priorités de la discipline sont en relation avec un critère d'utilité, associée à la nouvelle métaphore de la comptabilité comme information (Williams, 2002), ou comme langage (Amernic et Craig, 2004). Ainsi, la comptabilité est définie et enseignée comme « un système d'information » qui permet de refléter les transactions économiques et de mieux administrer l'entreprise. La comptabilité est perçue donc comme étant utile pour les agents économiques voulant faire des décisions économiques optimales. Selon Williams (2002), cette tendance a poussé les enseignants et les praticiens, du moins aux Etats-Unis, à considérer le problème comptable de façon binaire, dans lequel seules deux parties sont impliquées : les managers et les actionnaires. De ce fait, toute évolution en matière comptable doit être réfléchie pour que cette dernière puisse contribuer à l'information du principal sur les actions de l'agent¹¹.

Cette transition n'est pas sans préjudices, notamment sur le plan de la responsabilisation. En effet, la métaphore de l'information a dépourvu la comptabilité de sa substance éthique alors que la plus part des problèmes en comptabilité sont essentiellement d'ordre moral (Williams,

¹⁰ Lors d'une recherche dans « Science Direct » et « EBSCO », nous n'avons trouvé aucun article sur Enron publié dans la revue JAE, un seul dans AOS et 20 articles dans CPA, dont plusieurs dans un numéro spécial consacré à l'affaire Enron.

¹¹ En France, cette conception n'était pas franchement présente jusqu'à l'introduction des nouvelles normes internationales et ses conséquences sur les travaux des organes de normalisation nationaux (Collette et Richard, 2005).

2002). Comme le souligne Chambers (1999), il serait incohérent de parler de la comptabilité comme étant une technologie et en même temps comme une discipline éthique qui responsabilise les acteurs. Une personne faillant à employer une règle ou une procédure comptable, purement technique, peut être accusé d'avoir été imprudente, insouciante voire stupide mais jamais d'avoir été non éthique. En effet, ne pas respecter une règle ou une instruction pour mieux révéler la réalité économique est toute autre chose que d'avoir failli à une directive morale. En éradiquant du langage comptable tout vocabulaire nous permettant de juger la moralité de ce qui s'est passé dans l'affaire Enron, il est normal selon Williams (2004) de la considérer comme une simple affaire de « pommes pourries dans un lot sain »¹². Plus grave encore, en construisant un discours de la comptabilité fondé sur le critère d'utilité, il est fort probable de le communiquer comme la nouvelle valeur morale.

Pour cela, la comptabilité doit reconquérir sa substance éthique en s'inscrivant dans un ordre moral. Si les acteurs doivent respecter la règle comptable, ils doivent y trouver une raison valable et « universelle », aux termes de Williams (2002), qui ne se situe certainement pas au niveau de la technique mais plutôt en relation avec la question d'une justice (Williams, 2002). Aussi, n'est-il pas suffisant d'introduire des cours sur l'éthique dans un cursus de formation de managers¹³. Il faut plutôt rétablir la portée éthique de la comptabilité. Deux actions doivent être entreprises dans ce sens. La première consiste à montrer l'insertion sociale de la comptabilité. La seconde, en relation avec la première, consiste à former les étudiants à avoir un sens et une attitude critiques.

4.1. RECONSTITUER LE PUZZLE

Dans ce cadre, il est important de réintroduire la connexion entre l'économie et le social, d'une part, et entre l'enseignement de la comptabilité et le monde réel, d'autre part. Il faut rétablir, dans l'enseignement de la comptabilité, son essence et son noyau (Amernic et Craig, 2004).

¹² C'est le discours du président américain et de Joel Demski.

¹³ Saravanamuthu et Filling (2004) rapportent que depuis septembre 2002, l'AACSB, organisme d'accréditation aux Etats-Unis, recommande de mettre l'éthique parmi les thèmes prioritaires dans les cursus de formation. Plusieurs ont exprimé leur déception au regard du manque de fermeté de l'AACSB dans le traitement de ce sujet, notamment que l'environnement universitaire est dominé par une culture managériale qui peut obscurcir l'intérêt public de cette réforme et fournir le contexte social qui justifie la non considération de cette priorité.

D'abord, il faut noter que la position philosophique réaliste du courant positiviste en économie et en comptabilité soutient l'idée selon laquelle, la recherche et la pratique comptables représentent une réalité économique, qui serait elle-même une représentation d'une configuration sociale donnée. Ce schéma suppose une indépendance totale entre les niveaux, autrement, il est tautologique (Tinker, 1988). Cette construction ne reconnaît pas l'imbrication entre les différents niveaux qui peuvent agir sur les conditions sociales qui les génèrent (Tinker, 1991). La négation de l'interdépendance des niveaux et de leur encastrement dans une réalité sociale, défendue par le courant dominant (Chabrak, 2005c), empêche la prise de conscience des conséquences sociales des actions comptables. La distance entre le fait comptable et la réalité sociale s'est doublée par la financiarisation du capitalisme (Froud et al, 2004) qui a conduit à vider les concepts comptables même de la substance économique.

Ainsi, pour que les étudiants puissent apprécier la portée éthique d'une opération comptable, ils doivent disposer de l'image complète et voir comment le comptable peut modifier la réalité sociale qu'il est censé représenter. Le comptable doit réaliser son rôle historique et social (Tinker, 2001), qu'il est un élément des contradictions du système, auxquelles il concourt, pour qu'il puisse faire de cette prise de conscience un principe d'action pour le changement (Tinker, 1991). Les étudiants doivent saisir le caractère partisan des règles et des conventions comptables, qui loin de refléter la manière dont les richesses sont distribuées, affectent le processus (Tinker, 1985). Loin d'une technique qui permet d'accéder à un monde mesurable, la comptabilité peut avoir une portée idéologique en promouvant un ordre particulier (Amernic et Craig, 2004).

Donc, l'enseignement de la comptabilité doit être infusé par une exploration des zones attenantes au jeu comptable (Saravanamuthu et Filling, 2004). Se dessine ainsi la deuxième mesure pour améliorer l'enseignement de la comptabilité qui consiste à introduire de plus en plus de cas réels (Amernic et craig, 2004). Non seulement, cette approche permet de saisir la complexité des phénomènes étudiés en comptabilité (en relation avec l'enrichissement du discours de la comptabilité qui sera présenté dans le paragraphe suivant), elle permet surtout d'augmenter la sensibilité des étudiants aux concepts exposés. Ainsi, il n'est pas dangereux d'exposer les scandales financiers dans les cours de comptabilité même du premier niveau. Comme le précise Stolowy (2005), cet exercice est certes difficile car il est important que les étudiants aient un bagage théorique et technique suffisant pour comprendre le cas, autrement l'expérience serait contre-productive. Mais, il est important d'ouvrir les horizons de la comptabilité dès le début de son enseignement et de ne pas formater les étudiants avec un

discours qui sera déconstruit un peu plus tard dans le cursus, ou dans le cadre de cours marginaux destinés à un public réduit, tel que celui des écoles doctorales. Le message doit être le même dès le début de la formation, faute de quoi, les étudiants risquent de penser que la comptabilité « consiste à faire tout et n'importe quoi ». Le gage du sérieux est plus la rigueur et la responsabilité qu'une technicité et scientisme prétendues.

Ainsi, un habillage ou un toilettage des comptes sera toujours perçu comme un simple artifice comptable, pouvant impressionner les étudiants, les motiver et les attirer à découvrir la technicité comptable, mais rarement comme étant « mauvais car il s'agit de faire du mal aux autres » (Williams, 2002), tant que les étudiants n'ont pas toutes les parties du puzzle qui existent certainement dans le monde réel et non dans leur manuel. Une caricature canadienne montre deux étudiants en train de discuter de leur avenir, le premier dit au second : « I will be studying cooking and bookkeeping...I plan to be a corporate accountant ». Cette anecdote serait cynique de la bouche d'un étudiant, conscient des enjeux sociaux derrière les manipulations comptables. Une condition nécessaire pour cette prise de conscience serait d'abord la prise de connaissance des conséquences sociales de tels agissements. Le cas Enron est intéressant dans ce sens, car la création astucieuse de plus de 9000 SPE est à l'origine des pertes subies par Janice farmer, les salariés, les fonds de pension et toutes les autres victimes. Dans un documentaire sur la deuxième guerre du golfe, une citoyenne américaine disait que lorsque CNN faisait la couverture des premiers bombardements sur Bagdad, elle avait beaucoup de difficultés à considérer que derrière ce « grand feu d'artifice », des milliers de personnes trouvent la mort. Voilà pourquoi, selon cette dame, il était difficile d'avoir une attitude critique vis-à-vis de cette guerre.

En conclusion, le challenge des académiciens est de transformer la discipline comptable pour reconquérir sa dimension de responsabilisation afin d'accompagner les crises actuelles et futures sans avoir à s'excuser pour avoir s'écarter des approches conventionnelles (Saravanamuthu et Filling, 2004) et sans avoir à présenter le message sous une forme déguisée (Amernic et Craig, 2004). La question comptable vue d'un point de vue d'un utilisateur non privilégié, voire de celui d'une des victimes d'Enron serait probablement plus poignante que de la présenter de façon conventionnelle.

4.2. PROMOUVOIR UNE ATTITUDE CRITIQUE CHEZ LES ETUDIANTS

Notre société d'aujourd'hui a besoin d'individus plus critiques que technocrates qui peuvent ignorer les tensions qui soutiennent les crises socio-économiques qui ne cessent de se reproduire (Saravanamuthu et Filling, 2004). La question est de savoir, comment développer

l'attitude critique chez nos étudiants ? La réponse n'est pas si simple car il faut non seulement créer un environnement qui stimule et encourage ce type d'attitude (Amernic et Craig, 2004), il faut également fournir les conditions objectives pour pouvoir la susciter chez les étudiants.

Pour être critique, l'étudiant doit être capable d'abord d'évaluer une situation. Pour cela, il faut élargir sa vision, en enrichissant le discours conceptuel de la comptabilité, en lui expliquant l'origine des concepts et leur caractère relatif et contestable, à travers l'enseignement de l'histoire, en lui montrant la complexité des phénomènes, en le plongeant dans le monde réel et ses ramifications, en d'autres termes, en élevant son intellect. En effet, il ne s'agit plus de développer leur adresse et de les préparer techniquement à une tâche particulière, comme le suggère Chambers (1999), il faut nourrir intellectuellement les étudiants pour qu'ils puissent dévier du courant dominant qu'il soit le capitalisme, le socialisme, le libéralisme, le communisme ou toute autre idéologie.

Pour enrichir le discours de la comptabilité, il est important de dépasser son côté technique et de réintroduire ce qui permet à une personne de parler « du diable », selon les termes de Williams (2004). Car, autrement cette personne serait incapable de voir le diable ni même de l'entendre. Il est important également de mieux connaître l'histoire et l'importance du facteur temps dans la formation des concepts et des règles comptables. L'individu a besoin de connaître le passé pour comprendre le présent et dessiner l'avenir. Peu d'enseignements sont consacrés à l'histoire ou à la théorie comptable (Stolowy, 2005 ; Amernic et Craig, 2004). Pourtant, il est fondamental que les étudiants puissent apprécier jusqu'à quel point les modèles comptables, enseignés aujourd'hui, peuvent-ils traduire l'expérience humaine depuis la nuit des temps (Colasse, 2004). De ce fait, ils apprennent qu'en comptabilité, les concepts sont relatifs et ne traduisent aucunement une vérité absolue, ni une loi naturelle. Collette et Richard (2005) illustrent cette idée à travers le concept du résultat. Ce dernier est le produit non seulement d'un système économique particulier mais également des modes de gouvernance qui peuvent caractériser les entreprises dans un même système. Ainsi, les concepts et les définitions sont socialement construits (Chambers, 1999) et expliquent comment les conflits de pouvoirs se sont résolus dans le temps (Amernic et Craig, 2004).

Ce relativisme est important pour enacter une attitude critique chez les étudiants. En effet, ils doivent apprécier le caractère contestable des concepts pour qu'ils puissent penser aux alternatives et aux possibles, en considérant davantage les questions éthiques. Un enseignement en connexion avec le monde réel permet cet exercice et renseigne sur la

complexité des aspects qui sont parfois embrouillées et rarement saisissables de façon purement théorique (Amernic et Craig, 2004).

En conclusion, Les académiciens doivent commencer à soulever ces questions dans le débat sur l'éducation et ne pas rester focalisés sur la manière avec laquelle ils peuvent entretenir leur réputation académique pour qu'elle soit toujours politiquement correcte (Williams, 2004 ; Briloff, 2004). Comme le souligne Williams (2004) dans son article, les agissements des dirigeants d'Enron attestent plus d'une cruauté que d'une erreur ou de stupidité. En les traitant de stupides, il est possible de les qualifier de misérable mais jamais de cruel, car la cruauté sous-entend souveraineté. L'auteur se demande quand est-ce que les académiciens et les praticiens vont-ils finalement se poser la question : « Mais où est-ce que les dirigeants d'Enron et de Andersen ont-ils appris à se comporter ainsi ? »

5. BIBLIOGRAPHIE

Bennington, G., Derrida, J. (1991), *Jacques Derrida*. Ed : Seuil, Collection : Les Contemporains, Paris, France, 373p.

Bonardi, C., Roussiau, N. (1999), *Les représentations sociales*, Edition : Dunod, Collection : les topos, Paris, France, 121p.

Briloff, A. (2004), *Accounting scholars in the groves of academe*, Critical Perspectives on Accounting, Vol. 15, pp. 787-796.

Chabrak, N. (2002), *Etude des politiques comptables dans les organisations: vers une théorie cognitive de l'enaction*, Thèse de doctorat en sciences de gestion, Université Paris IX Dauphine.

Chabrak, N. (2005a), *The politics of transcendence: Hermeneutic phenomenology and accounting policy*, Critical Perspectives on Accounting, special Issue: the French connection, Vol. 16, n°. 6, August, pp. 701 - 716.

Chabrak, N. (2005b), *Déconstruction du discours de l'école de Rochester : Utilisation de Jacques Derrida par le courant critique en comptabilité*, 14èmes rencontres "Histoire et Gestion", Novembre, Toulouse, France.

Chabrak, N. (2005c), *Tony Tinker: un comptable radical*, dans "les grands auteurs en comptabilité", dirigé par Bernard Colasse, Edition EMS Management et société, pp. 291-305.

Chambers, R. J. (1999), *The poverty of accounting discourse*, Abacus, Vol. 35, n°. 3, pp. 241-251.

- Colasse, B. (2004), *Comptabilité générale (PCG 1999, IAS/IFRS et Enron)*, Economica, 9^{ème} édition, Paris, France
- Cooper, D. (1980), *Discussion of Towards a Political Economy of Accounting*, Accounting, Organizations and Society, Vol. 5, N°. 1, pp. 161-166.
- Collette, C., Richard, J. (2005), *Système comptable Français et Normes IFRS*, Dunod, 7^{ème} édition, Paris, France.
- Derrida, J. (1967), *L'écriture et la différence*. Paris, Ed : Seuil, Collection : Essais, Ed consultée (2001), 435p.
- Fischer, G-N. (1996), *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale*, Ed : Dunod, Paris, France, 224p.
- Froud, J., Johal, S., Papazian, V., Williams, K. (2004), *The temptation of Houston: a case study of financialisation*, Critical Perspectives on Accounting, Vol. 15, pp. 885-909.
- Saravanamuthu, K., Filling, S. (2004), *A critical response to managerialism in the Academy*, Critical Perspectives on Accounting, Vol. 15, pp. 437-452.
- Stolowy, H. (2005), *Nothing like the Enron affair could happen in France*, European Accounting Review, Vol. 14, N°. 2, July, pp. 405-415.
- Tinker, T. (1985), *Paper Prophets : a social critique of accounting*, Praeger Special Studies, New York, Etats Unis.
- Tinker, T. (1988), *Panglossian Accounting Theories : The Science of Apologising in Style*. Accounting, Organizations and Society, Vol. 13, N° 2, pp. 165-189.
- Tinker, T. (1991), *The Accountant as Partisan*, Accounting, Organizations and Society, Vol. 16, N°. 3, pp. 297-310.
- Tinker, T. (1999), *The Hegelian Logic of Critical Research Understanding Professor Yoshinori Shiozawa*. Accounting, Auditing & Accountability Journal, Vol. 12, N°. 1, pp. 39-46.
- Williams, P. F. (2002), *Accounting and the moral order : justice, accounting and legitimate moral authority*, Journal of Accounting and the Public Interest, Vol. 2, pp. 1-21.